VICARIAT DU MACKENZIE

Mission de Lettie Harbour [1].

3 *janvier* 1929.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je vous écris maintenant sans bien savoir quand vous recevrez cette lettre, car, par ici, il n'y a absolument aucun service postal organisé ; mais au moins vous saurez qu'à l'occasion de la nouvelle année, j'ai pensé à vous et prié pour vous. Veuillez donc recevoir l'assurance de mes meilleurs vœux pour l'année 1929.

Vous vous demandez, peut-être, ce que je fais à Lettie Harbour avec mes compagnons. Je vous avoue que c'est bien contre notre gré que nous avons débarqué là ; mais nous avons fait contre mauvaise fortune bon cœur, et nous y avons bâti une maison que nous voulions construire à 800 kilomètres environ vers l'est, — et, après quatre mois d'expérience, nous devons reconnaître que le doigt de DIEU est là manifestement.

Nous avons quitté l'île de Herschell, le 10 août dernier, à destination de la Rivière au Cuivre (Coppermine sur les cartes). Monseigneur nous avait acheté un *schooner* de belle apparence, déjà usagé, mais qu'on nous garantissait être bon. Nous avions une charge assez considérable ; car, outre huit tonnes de charbon, nous emportions le matériel de construction pour une maison et un hangar, et des provisions pour trois hommes et pour un peu plus d'un an ; le tout montait à environ 35 tonnes.

L'équipage se composait de six hommes : le capitaine, le seul vrai marin de la bande, lequel était un

(1) Lettre du Révérend Père Pierre FALLAIZE, adressée au Révérend Père Isidore BELLE.

Suédois, — le mécanicien, un Anglais, si peu marin que le mal de mer le prit en embarquant et ne le quitta qu'au débarcadère (il ne nous fut d'aucun service), — un Indien, de la tribu des Loucheux, qui nous fut fort utile, — et nous trois, le Père BINAMÉ, qui se dévoua au moteur, le Frère BECKSCHAEFFER, qui fut notre cuisinier, et moi, qui m'occupai, avec le capitaine et l'Indien, du gouvernail, des voiles et du pont.

Nous devions faire environ 1.500 ou 1.600 kilomètres sur la Mer Arctique pour atteindre notre but ; nous en avons fait à peu près la moitié ; mais nous avons débarqué sains et saufs et sans avoir rien perdu.

Notre navigation n'a pas été favorisée. Le premier jour fut à peu près bon : nous pûmes nous servir des voiles par intervalles. Le lendemain, le vent nous fut contraire ; le moteur fonctionna toute la journée, mais nous pûmes tout juste nous maintenir contre le vent en pleine mer sans bouger. Vers le soir, les choses se gâtèrent considérablement : le câble d'acier de notre gouvernail, neuf pourtant, se rompit, et le vent nous emporta au large, durant quelque temps, à assez belle allure. Le capitaine mobilisa sur le pont ceux qui n'avaient pas le mal de mer — nous étions trois, — et nous jetâmes l'ancre au milieu des paquets de mer, qui nous arrosaient copieusement. Nous remplaçâmes le câble d'acier par une corde et nous attendîmes sur place la fin de la tempête. Un d'entre nous prit le quart pour prévenir, si possible, l'arrivée des *icebergs* dans le brouillard, et les autres prirent un repos mérité. Le lendemain, nous reprîmes notre course sans accident notable. Cependant notre bateau devenait dangereux ; les lames avaient rouvert des fissures à la coque et bientôt nous fûmes obligés de pomper presque sans interruption. Le Frère essaya bien de recalfater par l'intérieur ; mais la poussée extérieure de l'eau rendait le travail inutile.

Quand nous fûmes assez fatigués et que nous vîmes nos pompes usées, nous cherchâmes un abri là où nous nous trouvons maintenant. Il s'est trouvé que nous sommes venus dans un port de première valeur dans ces

régions. Nous y sommes arrivés avec une tempête commençante, qui a duré plusieurs jours et qui passe pour avoir été la plus violente subie depuis vingt ans. Au fait, nous avons appris depuis que bon nombre de bateaux ont été coulés dans les lieux mêmes où ils s'étaient réfugiés et que beaucoup de maisons ont été emportées.

Nous arrivâmes à Lettie Harbour le 15 août et nous assistâmes à cette tempête en toute sécurité ; il nous fut seulement impossible de débarquer pendant deux jours.

La tempête calmée, nous fîmes le déchargement avec rapidité ; et, le 19 août, notre bateau reprit la mer, nos hommes engagés à l'île de Herschell se chargeant de l'y ramener, — ce qu'ils firent d'ailleurs avec succès, nous l'avons appris dans la suite.

Quant à nous, laissés à nous-mêmes dans ce soin perdu de la côte Arctique, nous avons dû y faire d'abord assez triste mine. Puis, à mesure que nous avons pris contact avec les choses et les gens, nous en sommes arrivés à former de grands espoirs et à remercier le bon Dieu de nous avoir menés ici contre notre gré.

Nous sommes au centre d'une population d'une centaine d'âmes, éparpillées sur un cap relativement petit et dans les baies avoisinantes. La majorité est protestante ou païenne, à teinture protestante. Un peu défiante au début, mais correcte envers nous. elle est devenue par la suite fort sympathique.

Le premier dimanche, à notre grande surprise, ils vinrent tous nous demander l'heure du service. Hélas ! nous eûmes le regret de leur dire que, ne comptant pas sur eux, nous avions déjà dit nos Messes ; mais nous promîmes de les avertir désormais.

Depuis, chaque fois que le temps le permet et même quelquefois malgré le mauvais temps, ils se font un devoir de venir à nos offices ; et, dernièrement, pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An, malgré la nuit arctique, 87 d'entre eux sont venus de différentes directions et sont restés près de nous pendant plus de quinze jours.

Nous avons retrouvé parmi eux quelques catholiques, dont notre arrivée a relevé le courage, — en particulier, un magnifique chrétien baptisé par les RR. PP. Jésuites de l'Alaska et qui a été, dans la région, un vrai confesseur de la Foi catholique depuis une quinzaine d'années. Il a supporté des persécutions, de grandes misères physiques, des deuils et des épreuves familiales avec le plus grand courage. Et il a su se faire respecter de tous.

Je l'avais entrevu il y a deux ans au cours d'un voyage d'exploration de cette partie de la côte. Sa femme était alors malade et lui-même à moitié aveugle. Il voulait, disait-il, la transporter durant l'hiver à l'hôpital catholique d'Aklavik. Mais l'état de la femme empira et il ne put la transporter ; alors, il l'instruisit lui-même et lui administra le saint baptême.

Il a été notre hôte durant les fêtes de Noël et nous avons pu constater à loisir sa foi éclairée et inébranlable. Il nous disait une fois en riant, mais avec conviction :

— « Je suis bien pauvre, mais si quelqu'un me promettait mille dollars pour renoncer à l'Eglise, je lui dirais de garder ses mille dollars... »

Nous avons terminé le Jour de l'An par trois baptêmes d'enfants et la régularisation d'un mariage.

Le lendemain, nos gens ont commencé à s'en aller vers leurs terrains de chasse, mais à peu près tous ont promis de revenir...

Depuis notre arrivée ici, notre temps a été surtout pris par les travaux manuels : il nous fallait construire et pourvoir à notre approvisionnement en poisson.

Pour les constructions, nous avions apporté avec nous le matériel nécessaire. Le lendemain même de notre arrivée, nous commençâmes un hangar pour mettre nos provisions à l'abri.

Sous la direction expérimentée du bon Frère Beckschaeffer, la carcasse du hangar fut vite montée, des murs de planche cloués, le plancher posé et le toit couvert provisoirement d'une voile de bateau ; et, dès le 22 août au soir, toutes nos provisions étaient en sûreté dans le nouveau hangar, lequel mesure 20 pieds sur 10.

La chanson des marteaux était commencée ; elle n'était pas près de finir. Dès le 23 août, nous nous occupâmes de la fondation de la maison ; nous étions pressés de faire l'essentiel avant la mauvaise saison, car, dans ce pays où il neige et gèle tous les mois de l'année, l'hiver vient vite.

Le 2 septembre, notre maison de 30 pieds sur 16 était loin d'être terminée, mais elle était déjà à peu près fermée et nous logions dedans. Une bonne douzaine d'Esquimaux vinrent à la première Messe que nous chantâmes ce jour-là dans notre nouvelle Mission.

Le dimanche suivant, l'extérieur et les principales divisions intérieures étaient pratiquement terminés ; et nous eûmes une notable augmentation dans l'assistance à la Messe.

Laissant au bon Frère le soin de terminer tranquillement les travaux de la maison, le P. BINAMÉ et moi, nous nous mîmes en devoir de ravitailler la Mission en bois de chauffage et en poisson. Jusqu'alors, nous avions fait tous nos travaux tout seuls ; mais, pour le bois et le poisson, nous nous associâmes avec une famille esquimaude, qui s'est montrée depuis fort intéressante et sympathique.

Tout autour de nous, c'est le désert absolu ; pas le moindre arbre ou arbrisseau n'y pousse ; mais on nous disait que, dans les baies avoisinantes, on trouve des épaves en quantité, — débris de bateaux, arbres charriés par les rivières et les vents à des dizaines de mille kilomètres peut-être de leurs terres d'origine. Au fait, les indigènes en ramassent tant qu'ils peuvent, durant la belle saison.

La famille esquimaude à laquelle nous nous associâmes possède un *schooner*. Nous allâmes ensemble à la recherche du bois de grève, comme on l'appelle. Nous fûmes assez heureux pour en trouver en peu de temps une bonne charge, qui nous aidera bien, lorsque notre provision de charbon va baisser.

Le 15 septembre, nous partîmes de nouveau avec cette famille, en quête d'un lac poissonneux. Nous

traversâmes d'abord en bateau la baie qui nous sépare de leur maison, quinze milles environ ; puis, en compagnie d'un de leurs garçons, nous fîmes une expédition qui vous paraîtrait peu banale, mais qui est très ordinaire par ici. Nous transformâmes nos chiens en bêtes de somme pour porter sur leur dos nos filets, nos cartouches, nos provisions ; et nous-mêmes, ficelant sur nos épaules nos couvertures, nos carabines et une chapelle portative, nous prîmes la route du désert, marchant par monts et par vaux, parmi les roches, sur le sable, dans l'eau.

Nous fîmes ainsi peut-être dix-huit kilomètres, avant d'arriver au fameux lac qu'on nous disait poissonneux. Poissonneux, il l'est, en effet ; mais, au début, nous fûmes bien déçus. A peine arrivés, nous dressons notre tente et tendons deux rets, un pour nous et l'autre pour l'Esquimau. Le lendemain, première visite : une dizaine de poissons dans le rets de l'Esquimau, un seul dans le nôtre. Nous en essayons d'autres : résultat à peu près analogue ; les mailles de nos rets étaient trop grandes. Nous ne prenions pas même assez de poissons pour nourrir nos chiens.

Nous essayâmes un autre petit lac, où nous avions vu des saumons, mais où personne, apparemment, n'avait pêché depuis la création. Là, nous prîmes bien quelques poissons avant la glace, mais assez peu cependant pour que notre Esquimau dénonçât le contrat d'association. Cela s'annonçait donc assez mal pour nous ; pas d'avance, et les lacs étaient déjà gelés.

Alors, selon l'habitude du Vicariat, nous remîmes nos intérêts entre les mains de Saint Joseph, le pourvoyeur officiel et quelquefois miraculeux de nos missions. Le bon Père Binamé, qui, depuis quelque temps, pêchait seul (j'étais retourné à la maison, pour achever avec le Frère les travaux intérieurs), repartit sans enthousiasme vers son lac. Et voilà qu'à la première visite, sous les yeux mêmes de l'Esquimau ébahi, il prend 22 gros saumons.

Du coup, l'ardeur se rallume. Nouvelle visite le lendemain : nouvelle capture abondante. Le Père revient

à la course nous apporter des nouvelles et du poisson, repart sans s'arrêter, tend de nouveau les rêts, les visite sans relâche et bâtit une maison de glace pour abriter ses richesses.

Pendant ce temps, nos anciens associés, un peu désemparés et peut-être envieux, se remuent aussi, essaient tous les petits lacs autour du nôtre et, finalement, se décident à tendre leurs filets près des nôtres.

De pauvres que nous étions, nous sommes devenus les plus riches ; et cela nous a beaucoup servi, lorsque les Esquimaux sont venus, à Noël. Le Père BINAMÉ s'est dévoué sans mesure pour nous procurer cette richesse ; il ne nous dit pas et ne peut pas nous dire, cependant, tout ce qu'il a enduré de misère pour cela ; aussi bien n'attend-il pas sa récompense de nous, mais de Celui qui voit tout...

Nos santés sont assez bonnes et nous désirons continuer notre œuvre, si nous avons l'approbation et les secours de nos Supérieurs majeurs.

Cependant, mes yeux déclinent; je suis atteint d'ophthalmie crépusculaire. C'est un des points les plus importants à considérer dans les obédiences futures pour les régions arctiques : les yeux. La nuit et le crépuscule arctiques qui se prolongent ici plus de deux mois agissent défavorablement sur les yeux. Les *gens à lunettes* sont fort malheureux ici en toute saison ; et nous sommes trois Missionnaires ici..., tous portant lunettes.

Je vous prie, mon Révérend Père, de vouloir bien présenter l'hommage de nos vœux à Monseigneur le Supérieur Général et à l'Administration Générale tout entière.

Veuillez croire, mon Révérend Père, à mon affectueux et respectueux souvenir.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Pierre FALLAIZE, *O. M. I.*

